

Revoir le dragon

François Hébert

Volume 25, numéro 3 (147), juin 1983

L'histoire vécue

URI : <https://id.erudit.org/iderudit/30493ac>

[Aller au sommaire du numéro](#)

Éditeur(s)

Collectif Liberté

ISSN

0024-2020 (imprimé)

1923-0915 (numérique)

[Découvrir la revue](#)

Citer cet article

Hébert, F. (1983). Revoir le dragon. *Liberté*, 25(3), 97–108.

FRANÇOIS HÉBERT

REVOIR LE DRAGON

L'histoire: a-t-on écrit son histoire? Notre idée, si commune et pourtant sans profondeur, que le temps est un train qui va du passé au futur en passant par les gares du présent, se meurt, il me semble, est déjà datée, *toute gare étant mobile!* Ç'aura été une idée courte (à l'échelle des siècles), comme si les jours étaient des traverses de chemin de fer, les années des rails, le tout répété à l'infini. Si vous aimez l'image du train, gardez-la, mais oubliez les rails et considérez que les jours sont plutôt comme les roues: courbes. Comme l'espace. C'est l'espace qui voyage dans le temps, et non l'inverse. Otez le temps, vous n'êtes nulle part. Une histoire qui n'est pas une *science du temps* ne vaut pas cher, et passera vite. Et qu'est-ce qu'une science historique qui ne prétend pas au définitif? Or il y a le Dragon.

*

«Les dragons ont fait beaucoup de bruit, mais nous n'en voyons plus», dit Collin de Plancy dans son *Dictionnaire infernal ou bibliothèque universelle sur les Etres, les Personnages, les Livres, les Faits et les Choses qui tiennent aux apparitions, à la magie, au commerce de l'enfer, aux divinations, aux sciences secrètes, aux grimoires, aux prodiges, aux erreurs et aux préjugés, aux traditions et aux contes populaires, aux superstitions diverses, et généralement à toutes les croyances merveilleuses, surprenantes, mystérieuses et surnaturelles* (1825). Long dragon, que ce titre!

*

Histoire (du mot *estoire*, XII^e siècle) signifie: les faits du passé; ou leur contenant, une sorte de lieu, leur mémoire; la suite de ces faits; les seuls faits connus (par opposition par exemple à la préhistoire); le récit de tout cela; d'où: tout récit situé dans un temps, passé ou présent; et d'où (!): fables; et récemment, une prétendue science; et une idéologie (l'Histoire jugera!). Comment manier pareil mot, si fluctuant et si volubile?

*

Le Dragon: il faudrait réhabiliter cette bête, pour qu'elle mange (entre autres, mais surtout) quelques historiens, parce qu'elle est leur sphinx. Seuls seront (peut-être) épargnés ceux qui auront bien répondu aux questions suivantes: quelle est l'étymologie des mots *date*, *année*, *état* et *habitation*? comment mesurez-vous le temps? et pourquoi? d'où vient la malédiction attachée au chiffre 13? pourquoi les morts vous attirent-ils? vous parlent-ils, ou sont-ce des objets? pourquoi pleuvra-t-il si vous écrasez une araignée? aimez-vous mon haleine?

*

Qui était Olibrius? Un empereur romain quelconque. Le paradoxe est que le mot *olibrius* le ressuscite (tant soit peu), dont le sens devrait le tuer, le jeter aux oubliettes de l'histoire. La langue joue des tours aux morts, de bons et de mauvais, et aussi aux vivants. L'historien qui ne connaît pas sa langue sera, lui-même, un olibrius: on l'oubliera vite, le Dragon n'en fera qu'une bouchée. Il y a aussi des histoires (des faits et des récits) qu'on oublie. Pourquoi l'histoire cache-t-elle des histoires? Elles auraient menti, consciemment ou pas, au sujet du passé? Mais il est aussi des mensonges qui *collent*. Surtout: elles n'auront pas su parler aux gens du futur: l'histoire doit aussi être envisagée en fonction de la postérité. *Vous retiendrez que...*

*

Les historiens ont-ils un corps? Ce ne sont pas, d'abord et avant tout, les historiens qui font l'histoire,

mais ceux qui les ont faits eux-mêmes: leurs parents, leurs aïeux. Seuls les Engendrés, comme disaient les Mayas, peuvent, ensuite, accomplir des faits ou les raconter. Avant les historiens, *les héros*, ceux dont on va parler. Les faits précèdent toujours leur relation. Historiens: singes. Si j'étais historien, je deviendrais romancier, ou mieux: poète. Le pou du Dragon: le temps me mange, je le démanerais.

*

D'autres disent que la force du Dragon, «ennemi des colombes» (Pierre de Beauvais), est moins dans sa bouche que dans sa queue, qui «possède une si grande force qu'il n'existe aucun être, si grand et si fort soit-il, qui puisse réchapper sans perdre la vie à l'étreinte de la queue du Dragon» (Brunetto Latini, *Le Livre du Trésor*, 1263). Parce qu'elles parlent du temps, dialoguent avec lui, de telles légendes nous sont parvenues, ont traversé le temps, dialoguent avec nous. Tout historien devrait d'abord dire comment il envisage le temps (et comment il pense que ce dernier l'envisage!); ensuite y situer les «faits».

*

Question de *mythode* (G. Durand): on devrait introduire dans notre système du temps, comme on l'a fait en politique pour la droite et la gauche, et soit dit *cum grano salis*, les concepts d'extrême-passé et d'extrême-futur, vu qu'ils nous hantent, comme on le voit par la vogue que connaissent des livres comme ceux de Robert Graves et d'Aldous Huxley, des films comme *La Guerre du feu* et *La Guerre des étoiles*. Nous nous passionnons de plus en plus pour le *long temps*. Mais aussi le court terme nous occupe: nous lisons les journaux, regardons le téléjournal. Bernard Derome contre Jacques Languirand.

*

«Pline rapporte qu'en été le Dragon a envie du sang de l'éléphant, qui est remarquablement froid», note Borges dans sa *Zoologie fantastique*. C'est associer le Dragon au chaud, au feu, et l'impliquer

dans une guerre des contraires. Et pourquoi pas? Pourquoi ne dirions-nous pas que toute guerre reflète le duel entre l'Été et l'Hiver? Sommes-nous au-dessus des saisons?

*

Jules César avait-il une montre? Oui. Il vivait dedans. Il ne la portait pas à son poignet. Nous, les roues dentées que nous portons au poignet, ce sont les astres en miniature, et elles (re)font les heures. Mais nous oublions qu'une montre fonctionne par analogie, ou alors nous escamotons le second terme, prenant le premier pour *le* temps. Le temps n'est pas dans la montre, nous faut-il nous répéter, comme aux enfants dire que les gens ne sont pas dans le téléviseur; mais la montre est *dans* le temps, comme un témoin, un miroir.

*

La nature n'est pas un parc, et la culture ne transcende pas l'agriculture. Nous allumons nos villes quand il fait noir: ceci obscurcit tous les mythes, fondés sur l'alternance du jour et de la nuit. L'aube n'est plus dès lors qu'un mot, privé de sa chose. Inversement, la ville a tout de la chose, mais les mots pour la dire ne viennent pas aisément: d'où ce fatras nommé «nouvelle littérature». Et l'art abstrait, écarté du réel (du naturell!) parce que pratiqué dans des lieux et des têtes écartés du réel, est plein d'idées carrées (Molinari...) reflétant les plans de nos villes, les trajets des autobus, les réseaux de tuyaux et de fils électriques de nos maisons. Artistes-plombiers, artistes-électriciens. Les taches d'huile que laissent les voitures sur l'asphalte, ce sont des Borduas, et vice versa. Ce n'est pas nécessairement déprécier le Maître!

*

Opposez-vous au destin, si c'est votre destin: le Dragon mange même les récalcitrants. Tout au plus vous deviendrez dans l'autre monde un de ses borborygmes. Je n'aime pas les historiens qui n'aiment pas les histoires de dragons. Ils me font penser au

petit vieux qui tient les procès-verbaux dans Kaspar Hauser: leurs textes sont parsemés de pellicules.

*

Hypothèse: Nelligan est devenu fou parce qu'il a chanté que *la neige avait neigé*. La tautologie est la figure rhétorique préférée des dieux. Or les dieux de ce temps exigeaient plutôt qu'il hurlât: *ah, comme le pétrole a giclé, a giclé...*

*

Une révolution comme la française qui abat les dieux (par ses représentants, forcément: les rois) se doit d'en détruire les symboles: et le rouge brise le bleu, le trône se multiplie en sièges, le roi décapité devient les membres du parlement, *la* couronne devient *une* cravate, le sceptre et autres regalia sont occultés. Les titres deviennent l'état civil. Le *corps social* devient un absolu, et merde au monde qui le contient! On ne blaguera plus avec les analogies: foutaises de primitifs! Fini de mesurer l'espace avec coudées, verges, pieds et pouces: voici le mètre saint, le dieu abstrait, pur, mathématique, incorruptible. Quant au temps, voici l'An I (donc la date de la seconde mort du Christ). Et voici les thermidors et les fructidors, pourtant froids et improductifs: pourquoi sont-ils morts, ces mots? C'est le vieux vocabulaire cyclique qui a prévalu: le mois de Janus, le jour de la Lune, de Mars, etc. Scission du temps (demeuré, inconsciemment, concret) et de l'espace (devenu, volontairement, abstrait).

*

«Le dragon possède une longue généalogie, une lointaine hérédité et une nombreuse filiation», dit Jean-Paul Clébert dans son *Dictionnaire du symbolisme animal*. Phrase impensable *du vivant* dudit Dragon (j'écris son nom avec une majuscule): un dieu n'a pas d'histoire. Le mythe est devenu *mythologies*. Le Temps n'a pas d'histoire. Le Dragon n'est jamais mort, et ce qui tue Phénix ne meurt pas quand celui-ci renaît, renaissant aussi, chaque jour, comme le temps. Aujourd'hui, nous regardons *l'idée* du

Dragon ou *des images* de dragons: nous les pesons, les classons, les comparons. Mais *les* dragons sont les écailles *du* Dragon! Nous distinguons un mythe de la réalité; or tout mythe, par définition, est l'esprit même de la réalité, lui est consubstantiel. L'histoire tout entière a lieu *dans* le Dragon. Ayons moins peur d'être avalés par lui, que l'espoir d'être vomis hors de lui. «Le temps a remarquablement usé le prestige des dragons», dit ironiquement Borges. «Nous croyons au lion comme réalité et comme symbole; nous croyons au minotaure comme symbole, mais non à sa réalité; le dragon est peut-être le plus connu, mais aussi le moins fortuné des animaux fantastiques.» Le Dragon, c'est le temps. Il n'est ni bon ni méchant: quand cessera-t-on de lire dans les mythes des morales plutôt que des métaphysiques? Il a le corps «gros et grand», comme un autobus: on entre par l'avant, on sort par l'arrière. Toute nourriture suit ce trajet, et nous sommes la chair des dieux.

*

Tous les jours, dans le calendrier catholique, étaient fêtés. Le 23 avril: saint Georges. On connaît son *histoire* dans les *grandes* lignes: sa *légende*. Les détails, la petite histoire, on s'en fout. A la fin, malgré son exploit (la *Légende dorée* est claire), il est décapité par Dacien, proconsul de Dioclétien (Caius Aurelius Valerianus Diocletianus, 245-313, empereur de 284 à 305). C'est historique. Et logique: le Dragon gagne. Seul l'esprit est sauf (la tête). Décollation, dévoration, déchiquètement, écartèlement: c'est le sort réel et symbolique de beaucoup de saints, martyrs *parce qu'ils* ont réussi à séparer l'esprit de la matière, la vierge de la pierre comme en témoigne le *saint Georges* d'Uccello au musée Jacquemart-André de Paris: mourir dès lors n'est plus qu'un léger inconvénient. L'histoire (la science) aujourd'hui refuse de nous livrer la leçon capitale: un art de mourir. Je reconnais que je lui en demande beaucoup.

*

Les Brébeuf, Lallemand et autres, pardon! Ils

m'impressionnent. On en rit aujourd'hui, quand on en parle. Je ne crois que les martyrs, disait Pascal; nous, c'est les journalistes. Ces martyrs, leur vie avait un sens, et leur mort. Ce sens reste, même si nous le contestons. Les Sauvages, alors, n'étaient pas les bons, ni nous les méchants: les envahisseurs, les colonisateurs, les missionnaires. Tous les anachronismes que nous faisons à cause du présent! Chacun est chacun, secrètement. Ce sens que chacun donne à sa vie, c'est *déjà* son histoire: ce lien, comme dans un poème entre forme et contenu, entre ce que chacun croit être et ce qu'il est, est sacré. Nous jouons avec les morts avec beaucoup de légèreté, guère de respect, très peu de sincère curiosité. Nulle crainte: les primitifs avaient des *tabous*, nous avons des salons funéraires (air climatisé et fleurs de plastique). Personne n'a le dernier mot: toujours les morts nous réservent des surprises. Cet agacement est à l'origine du mythe de Dracula: *tuer le mort*.

*

Le *retard* est la faute de tout historien, la femme de Loth sa muse, et son récit est de sel. *Contre* l'historien: le poète, le vivant, le prophète. Et *tous* les mythes! Contre Dracula, quel est l'ail des historiens?

*

Le poème veut échapper au temps, mais ne le peut: de son désir, il n'est que le désir. Or ce vœu est durable. D'où je déduis que le poème, qui n'échappe pas au temps, échappe *aussi* au temps, un peu. Comme un lapsus d'Ouranos, s'oubliant et révélant une partie de son nom, c'est-à-dire de son être: un seul de ses deux testicules.

*

Livre *religieux*, chrétien s'il en est, un brin moralisateur, mais si mal lu, qu'*Un homme et son péché* (circa 1935). Le nom du héros, Séraphin Poudrier, signifie Ange du Feu (virtuel), et cela est juste: il annonce le feu de la fin, de sa *maison* (réelle et symbolique, son *corps*: «c'est moi qui brûle!»), qui le consumera. Il est roi: l'esprit du feu, le feu du feu.

Dans une main, l'or, comme la clef de l'univers; dans l'autre, le foin, comme un sceptre. D'un côté, le soleil-puissance; de l'autre, le soleil-incarnation. Qu'à sa mort il croise les bras me paraît significatif. Méchant, cet avare? Que non! L'erreur est humaine! C'est un héros solaire, condamné parce que le Christ est une divinité lunaire (d'ailleurs représenté dans le roman par Donalda). Joué, ce héros: on ne *tient* rien sur terre. Le monde, on croit l'habiter, mais on passe. Donalda *Laloge* aurait pu être la maison de l'ange déchu qu'est Séraphin, qui ne peut que la tuer, lui-même se sachant mortel et usurpant le pouvoir même du Soleil. L'autre maison, l'apparente, tôt ou tard flambera, par la machination (*deus ex machina*) d'un *Lemont*: la foudre vient de haut. C'est qu'il y a *maison* et *maison*, dans le temps (que refuse le héros) et dans l'espace (qui refuse le héros). Beaucoup d'historiens sont avares, mais personne *n'a* le temps.

*

1970: apparition des *adidas*, chaussures de course aux gros crampons de caoutchouc, presque des roues de tracteur: pour l'adhérence (on pourrait s'envoler?), pour la souplesse (du félin, du kangourou) et surtout pour la vitesse (on est pressé). On vient (URSS, 1982) d'inventer des chaussures à moteur. Raccourcir le temps et l'espace, un vieux rêve: les sandales ailées de Mercure, les tapis volants... Le rêve reparaît, à cette différence près que maintenant (Faust, H.G. Wells...), on croit au pouvoir de la vitesse: comme quoi les Anciens étaient moins crédules, et le mythe plus intelligent que la réalité. On n'arrivera jamais au terme d'une heure en vingt minutes, même avec une jambe de six millions de dollars. *Money is not time*. Il faut le temps qu'il faut.

*

Démembré, Osiris devient Horus, son fils, qui a la tête du faucon parce que ce rapace, pour tromper sa victime qui ne le voit pas venir, *descend du soleil*. Ainsi, Horus est fils du Soleil! Tout jeu de mots (et de sens) parle de l'Origine et fait reculer le temps. Il faut

réapprendre à voir les anciens dieux à travers nos propres lieux, par exemple (pourquoi pas?) Osiris en Humpty-Dumpty (*hump* + *dump*). On voit que les historiens (entre autres), devant les mystères, doivent donner leur langue au *chat* (cet avatar par euphémisation du Dragon).

*

J'aime qu'on me raconte que Louis Hébert est mort en tombant du toit de sa maison, qu'il réparait. Aujourd'hui, les historiens me renseigneront plutôt sur le marteau et les clous qu'il aura utilisés, sur les bardeaux du toit, sur les vêtements qu'il portait, sur sa femme (opprimée) qui préparait le repas, sur la condition sociale (en général) du cultivateur, etc. Moi, un peu débile sans doute, je me demande s'il faisait soleil ou s'il pleuvait, ce jour-là. Pas d'histoire, il me semble, sans soleil ni pluie.

*

Tuer le Dragon? On a le choix entre tuer symboliquement un dragon réel, et tuer réellement un dragon symbolique. Les dieux seuls sont à sa hauteur (réelle et symbolique). Est-ce que Jonas sort de la baleine? Non, il est vomi par elle. Nul ne vainc la mort qu'en mourant.

*

Dans notre logique, essentiellement fondée sur le principe d'identité, aucune *concordance des temps*, autre que grammaticale, nominale. Aucune concordance des substances. Lundi, quoi! c'est lundi! La lune, c'est la lune. L'argent, c'est l'argent. Le blanc, c'est le blanc, devant ou derrière le bonnet! L'analyse à l'infini, aucune synthèse. Baudelaire, Mallarmé, Rimbaud: les a-t-on lus? Notre paysage mental est plat comme la Saskatchewan. A d'autres, aux primitifs, les dieux-lieux. *Liars!* pensons-nous. Siècle de pulvérisations; *ergo*, de pulvérisés. La mémoire en kilo-octets. Quarks, sables. Le désert. Le sable engendre le sable: cancer, inflation.

— Et la mort?

— *Après!*

Mais répondre ceci empêche de comprendre que c'est l'amour qui tue (la flèche de Cupidon, l'épée entre Tristan et Yseut, l'idée fixe de Hamlet...). La mort, c'est Eros «au flambeau renversé» (G. Durand).

*

Avoir le temps: aberrant. Chacun *est* le temps. Le cœur est une horloge. La musique rock: palpitations. Le corps a ses saisons: l'été est dans nos mains si elles sont chaudes, et l'hiver, *en même temps*, dans nos pieds froids.

*

Notre désir d'exhaustivité: *exhausting!* Nos historiens s'affolent devant l'étendue du *champ*. Décrire le blé? Tout ce blé? Chaque épi? Il faut choisir, trouver les faits saillants, c'est-à-dire significatifs, représentatifs, métonymiques (la partie pour le tout): contenus dans le champ, mais le contenant par le sens. Autrement dit: les faits *symboliques*.

*

Quant à l'histoire du baril de poudre de Dollard des Ormeaux, quelle allégorie! Que certains veuillent aujourd'hui passer par-dessus et bannir cette histoire des manuels, m'attriste. Non que j'attache plus d'importance à cette histoire-là qu'à une autre, mais parce qu'elle me *parlait*. Elle n'était pas procès-verbal, mais conte. Ce baril de poudre, ce boomerang, fut réel *et* symbolique. Il y eut sûrement d'autres barils de poudre réels. Mais d'autres, symboliques? On le saurait. Si on a répété cette histoire-là, et non d'autres, c'est pour des raisons. Elle était porteuse de sens. On peut rejeter cette histoire du revers de la main, mais on rejette du coup, aussi, *tous les historiens* qui l'ont transmise jusqu'à nous. L'allégorie est porteuse de *sens*: nous étions un peuple brave, militant, croyant et assez organisé, mais réduit, cerné, maladroit (ou quelque peu masochiste?). Si nous rejetons ce reflet de nous-mêmes qu'en d'autres temps nous avons projeté, nous nous nions comme *sujets dans le passé*; rétroactivement, nous nous détruisons nous-mêmes. Retour insidieux du baril:

boomerang dans les mains de l'historien, qui se noiera dans son encrier!

*

Supériorité de l'armure du chevalier sur la voiture du contemporain: la première colle à la peau, et d'un seul. L'haleine du cheval devenue chevaux-vapeur; son trou de c... devenu tuyau d'échappement (on parle de gaz dans les deux cas). Le chevalier est dehors, l'automobiliste dedans. Chevaucher était pénétrer le monde, s'y enfoncer; conduire une auto est s'en cacher (malgré les vitres: voyeurisme). Le sang du cheval changé en pétrole: inventer une messe moderne à partir de cette transsubstantiation...

*

Notre science est sans conscience: il vient à peu d'astrophysiciens l'idée d'établir une *relation* (ils sont pourtant relativistes!) entre le *big bang* et le *printemps* (le premier temps). Nous avons une *chaogonie* plutôt qu'une cosmogonie; nous voyons de l'ordre seulement dans les détails. Et nous ne nous regardons jamais. L'anthropomorphisme des Anciens postulait que l'homme, faisant partie de la nature, existait de façon proportionnelle à l'ensemble. Nous nous sommes exclus de la nature: seconde chute, *per nostra culpa*, deuxième ruine de l'âme.

*

Expansion: nous allons du *petit* vers le *grand* (soubresaut de l'idée de progrès?). Notre vision tragique de l'univers: il s'éparpille depuis le *bang* du début. Nous sommes la grenaille de l'explosion primordiale, errant dans la voie lactée, le grain dispersé de la grenade primordiale, le fruit explosé. Nous nous *en* allons. Nous nous multiplions, divisons. Surpopulation. Allons-nous occuper un jour *tout* l'espace? Cela arrêtera-t-il le temps, s'il n'y a plus de place pour bouger? Hum...

*

«Si je m'éloigne du soleil et prends la vitesse *c* (de la lumière) je vois le soleil de plus en plus jeune.» (Valéry, *Cahiers II*)

*

Dans le *Café de nuit* de Van Gogh, les couleurs sont des passions. Dans *Le Billard* de Braque, des idées. Le monde (la pièce), à l'origine déplié (en perspective), se replie (le billard). 1-2, 2-1. Les choses se refont une beauté métaphysique. «Le vrai matérialiste est le croyant», dit Braque dans ses *Cahiers*. Et: «L'espace visuel sépare les objets les uns des autres. L'espace tactile nous sépare des objets. Le touriste regarde le site. L'artilleur touche le but (la trajectoire est le prolongement du bras).» Autant que l'espace, c'est le temps qui nous sépare les uns des autres. «Ici, le temps devient l'espace», dit un héros de Wagner. Trouver ce point. Dans la toile de Braque, n'est-ce pas là où les queues se croisent? Guerres...